

BLANQUEFORT

L'éleveur de la forteresse

AGRICULTURE Laurent Labégurie a opté pour le bio et les circuits courts. Il s'en sort plutôt mieux que d'autres mais ne conseille pas aux jeunes de se lancer dans l'élevage

CHRISTINE MORICE

c.morice@sudouest.fr

Alors que des éleveurs en colère convergeaient vers Bruxelles, hier matin, Laurent Labégurie cherchait ses vaches, dans les marais autour de la forteresse de Blanquefort. Il les a retrouvées dans une prairie située un peu en contrebas de la route, non loin la Réserve naturelle de Bruges. Un coin plus frais que les autres, qu'elles affectionnent tout particulièrement.

Il faisait un temps superbe dans ce secteur de la vallée des jalles, bien vert et bien arboré. Et l'éleveur Blanquefortais avait plutôt le sourire. En pleine crise agricole, il reconnaît qu'il parvient à tirer son épingle du jeu, grâce au bio et aux circuits courts. « Je comprends évidemment ceux qui manifestent. Ils ont dû s'endetter pour investir et aujourd'hui, ils sont au bout du rouleau », dit-il. « Quand on produit à perte, ce la devient dangereux ».

Vente à domicile

« En ce qui me concerne, je m'en sors mais j'atteins les limites de ce que je peux faire. Mon installation est viable parce que je valorise ma production en direct. Je livre sept Amap (1) et je vends à domicile à des particuliers. Cela représente 80 % de mon activité. Pour le reste, je vends des broutards, des veaux de huit ou neuf mois, sur pied, à des négociants. ».

Cette dernière option n'est pas la plus rentable, selon lui : « Je crois que mon père vendait ses bêtes à peu près au même prix, il y a 35 ans, alors que les coûts de production ont plus que doublé ! Imaginez ! Pour ma



Laurent Labégurie et son troupeau de Blondes d'Aquitaine, dans le marais. PHOTO C. M.

part, je pense que ce n'est pas l'État qui détient la solution. Plutôt l'Europe. C'est la loi des marchés ».

Une centaine de bêtes

Sur les 120 hectares qu'il exploite, 50 lui appartiennent, autour de la forteresse médiévale, en zone inondable. Laurent Labégurie possède actuellement un troupeau d'une centaine de bêtes, dont environ « 70 mères ».

Il propose aux clients qu'il sert en direct des caissettes de viande préparée, composées de morceaux à griller ou à cuisiner. « Cela correspond à une attente des consomma-

teurs qui mangent peut-être moins de viande de bœuf qu'autrefois mais veulent de la qualité. À ceux qui se rebellent contre la malbouffe. Mais cela reste encore marginal. J'en vis modestement » reconnaît-il, tout en soulignant que des revenus complémentaires arrivent dans son foyer.

L'éleveur sait que ses trois fils ne prendront pas la suite de l'exploitation. « Il n'y a pas d'avenir dans ce secteur », pense-t-il. De manière générale, il n'encourage pas les jeunes à se lancer dans l'élevage. Les investissements sont trop lourds par rapport aux bénéfices.

« Pour ma part, j'emploie un salarié à temps partiel. Je produis mon propre fourrage, mais je dois acheter, cher, des céréales bio. Même en vente directe je dois payer des intermédiaires : l'abattoir, le transport, l'atelier de découpe » poursuit cet éleveur pas tout à fait comme les autres.

Laurent Labégurie reste, en effet un passionné de bateaux, amoureux des voyages et d'un certain art de vivre. Loin de toute idée de productivisme.

(1) Association pour le maintien d'une agriculture paysanne.